

La longue marche d'Albin Michel

Jean Pettigrew

Number 33, October–November 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20087ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pettigrew, J. (1988). La longue marche d'Albin Michel. *Nuit blanche*, (33), 54–57.



Illustration de Moebius

La longue marche d'Albin Michel

Mai 1968. Ce mois mémorable pour la France indique aussi le moment où Albin Michel se lance à la conquête de la Science-fiction, ce continent littéraire qu'on devinait déjà immense à cette époque. Toujours au même moment, Stanley Kubrick portait à l'écran 2001, l'odyssée de l'espace qui devait bouleverser les idées reçues sur le cinéma de SF, jusqu'alors associé aux séries B, sinon Z. Certains spécialistes pensent que ce film fut un catalyseur, qu'on lui doit la vague de popularité qu'a connue la science-fiction à la fin des années 70 et au début des années 80.

Si le film de Kubrick se mérita une réputation monstre, il n'en fut pas ainsi de la première collection d'Albin Michel. Moins de deux ans après sa création, riche de quatre titres seulement - mais non des moindres puisqu'il s'y trouve deux Clifford D. Simak d'excellente cuvée, dont *Au carrefour des étoiles*, prix Hugo 1964! - elle s'éteignait dans l'anonymat le plus complet.

L'habit fera-t-il (vendre) le moine?

En 1972, deuxième tentative, sous la direction de Georges-H. Gallet, l'un des deux hommes qui avaient veillé aux destinées de la prestigieuse collection «Le rayon fantastique», chez Gallimard et Hachette. Encore une fois, des livres petit format, mais dotés d'une étrange couverture gris métallisé identifiant la collection «Science-fiction». Plus vigoureuse que la première, présentant cependant des ouvrages inégaux axés sur l'action, elle offrira trente et un titres en trois ans, dont seulement quatre dus à des plumes françaises! Malgré un départ sur les chapeaux de roue, les ventes périclitèrent rapidement. Jugeant que la maquette était la cause de ce désastre, on remodela la collection en une nouvelle, même format, même jaquette métallisée,

mais avec une illustration couleur en couverture. Un nouveau titre coiffa le tout: «Super-fiction».

De 1975 à 1983, la collection propose cinquante-huit titres dont le plus petit commun dénominateur restera encore, outre l'inégalité des ouvrages choisis, l'aventure et l'évasion.

Parallèlement, semblable en tous points, mais de format beaucoup plus grand, une collection jumelle voit le jour en 1977: «Super + Fiction». Les premiers titres laissent entrevoir une série de prestige, destinée à concurrencer «Ailleurs et Demain» de Robert Laffont ou «Dimensions SF» de Calmann-Lévy, les deux importantes collections d'alors. Mais la direction littéraire ne tient pas le coup et sombre bientôt dans des choix arbitraires, pour ne pas dire carrément mauvais. À nouveau les ventes baissent, les prix montent. «Super + Fiction» cessera de paraître en 1984 après vingt et un titres.

Trois ans pour se réincarner, trois réincarnations

Septembre 1987. Albin Michel revient à la charge avec pas moins de trois collections spécialisées. «Spécial fantastique» reprend la même formule que la populaire collection «Spécial suspense» - reprises grand

format d'ouvrages ayant connu les grands honneurs du public anglo-saxon: «Épées et dragons» défriche le territoire passablement inexploré, en France du moins, de l'*Heroic Fantasy!* et «Aventures galactiques», intégrée à la nouvelle série de livres de poche pour la jeunesse, continue la tradition de SF d'aventure chère à la maison.

Tout d'abord, «Spécial fantastique». Les lecteurs français friands de fantastique et d'horreur attendaient avec impatience la sortie des «Books of blood» de Clive Barker, le maître anglo-saxon du fantastique moderne d'horreur. Le premier tome, fort bien traduit par Jean-Daniel Brèque, sera bientôt suivi des cinq autres qui complètent cette somme impressionnante. Le premier titre de la collection étant un James Herbert, *Pierre de lune*, on ne pouvait demander meilleur choix de la part des dirigeants. Seul détail décevant, les couvertures, exécrables. Celle de Herbert ne mérite aucun commentaire tant elle est mauvaise. Quant à Barker, il voit son premier recueil affligé d'un stupide fantôme drapé bien incapable de faire peur. Clive Barker a lui-même illustré magnifiquement ses livres dans leurs versions originales: alors, que penser des responsables du marketing de la collection? Les deux ouvrages présentés se sont vendus à des centaines de milliers d'exemplaires dans le monde anglophone. À les voir ainsi affublés dans leur présentation française, je crains qu'ils ne connaissent un sort totalement différent. À ces deux ouvrages de bonne qualité, deux autres d'aussi grand calibre, *Lestat le vampire* et *Le Jeu de la damnation*, font suite. Qu'il suffise de dire ici que les couvertures se sont déjà nettement améliorées, bien que, suite à une aberration que je ne peux expliquer, le livre de Barker se soit retrouvé affublé de l'anonyme jaquette blanche de la collection «Spécial suspense»!

De la séduction, enfin!

Par contre, les maquettistes de la collection «Épées et dragons» présentent, à mon avis, la plus belle jaquette jamais produite dans le domaine SF et F pour une édition de poche grand public. Ne se limitant pas à l'emballage, on a mis à contribution des dessinateurs prestigieux, Druillet pour la série de Michael Moorcock, Caza pour la série de Leigh Brackett, par exemple: je dis série puisque, au moment où je vous parle, six titres sont parus, faisant tous partie d'un cycle.

La collection s'ouvre avec *La cité de la bête* et *Le seigneur des araignées* de Michael Moorcock, les deux premiers tomes du cycle du *Guerrier de Mars*. Oeuvres de jeunesse de Moorcock, l'un des auteurs les plus prestigieux de Grande-Bretagne, ces deux titres se présentent comme des hommages à Edgar Rice Burroughs et à H.G. Wells, plus que des pastiches. Romans d'aventures avant tout, ils ont le mérite d'être enlevants et, ma foi, fort bien écrits quand on pense que Moorcock avait moins de vingt ans lorsqu'il les rédigea.

Le deuxième cycle amorcé dans la collection est celui de *Skaith*, de Leigh Brackett, l'une des grandes dames de la SF américaine. Plus ambitieux que celui de Moorcock, ce cycle offre lui aussi des aventures sur une autre planète fort exotique, avec en plus cette touche de poésie et de rêve qui a caractérisé toute l'oeuvre de Brackett. Les deux premiers titres parus, *Le secret de Skaith* et *Les chiens de Skaith*, demeurent des modèles du genre.

Enfin, le troisième cycle est celui de Thongor, le héros très *conanien* de Lin Carter. Moins passionnant par son manque d'originalité et sa verve réduite, c'est malheureusement le cycle qui compte le plus de titres. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends que la collection reprendra sous peu le cycle des aventures de John Carter sur Mars d'Edgar Rice Burroughs, offrant enfin aux francophones l'intégralité des onze titres de la célèbre série de SF du créateur de Tarzan.

«Aventures galactiques», et la suite

Quant à la collection «Aventures galactiques», qui s'intègre, répétons-le, à un ensemble plus important de livres de poche destinés à la jeunesse, elle se présente avec une illustration couleur agréable. On y réédite actuellement les aventures de Flandry, l'un des héros les plus populaires de Paul Anderson, et la trilogie des *Loups des étoiles* de Edmond Hamilton, sûrement le meilleur space-opéra de celui qui a popularisé le genre. C'est donc une affaire à suivre.

Albin Michel continue son étrange périple sur le continent SF et F, mais il semble avoir adopté une nouvelle démarche, un nouveau rythme. On ne peut qu'applaudir à tant de persévérance. ■

Jean Pettigrew

LESTAT LE VAMPIRE

Anne Rice
Albin Michel, 1988,
24,95\$

D'emblée il faut dire qu'il s'agit du meilleur livre écrit sur le thème vampirique depuis le célèbre *Dracula* de Stoker. Suite directe d'*Entretien avec un vampire* — bien qu'on puisse facilement le lire sans avoir en référence ce dernier — *Lestat le vampire* fait le tour de la question. Des origines de la race mythique jusqu'à nos jours, de ses grandeurs et faiblesses et, surtout, de la psychologie torturée de ses membres, Anne Rice parle avec passion et brio.

Bien qu'il s'agisse d'un livre fantastique, nous sommes loin de l'horreur sanguinolente: Lestat, s'il se nourrit de sang, n'en est pas moins fils de seigneur, homme du monde, cultivé et raffiné.

Profondément romantique, cette oeuvre nous raconte la vie ténébreuse de Lestat, ce jeune homme vampirisé à Paris peu de temps avant la prise de la Bastille. C'est dans ce Paris de Dumas et de Balzac, de Nerval et de Soulié que débutera sa nouvelle vie dont les péripéties nous entraîneront jusqu'au Caire, en passant par l'Italie de la Renaissance, l'Empire romain, la Gaule des druides et même l'Égypte ancienne. Car si Lestat dévoile sa longue carrière d'immortel, Armand, un vampire italien, et, surtout, Marius l'ancien, vampirisé voici près de deux mille ans, raconteront la leur.

Lestat le vampire est avant tout un roman sur les horreurs de l'exil — Lestat pleure sa condition humaine — de la monstruosité — l'obligation de tuer pour survivre — et de l'immortalité. Le mal de vivre du vampire, pourrait-on dire.

Anne Rice nous comble avec son imagination débordante: 90 ans après le chef-d'oeuvre de Stoker, elle termine la fresque interrompue en dévoilant l'existence de «Ceux qu'il faut garder», des «Dieux du chêne», réexpliquant le mythe d'Isis et Osiris tout en effaçant au passage les fausses légendes nées de la crédulité des humains.

Des passages d'une force inouïe font de ce livre une pièce de collection. Quant à la fin ouverte, elle laisse place à l'espoir... ■

Jean Pettigrew

**LE JEU
DE LA DAMNATION
Clive Barker
Albin Michel, 1987;
21,95\$**

«J'ai découvert l'avenir de la littérature de terreur, il s'appelle Clive Barker. Il est si bon que j'en suis presque littéralement muet. À côté de ce qu'accomplit Barker, le reste d'entre nous semble avoir été plongé dans la léthargie durant les dix dernières années», lit-on en première de couverture. Et c'est signé: Stephen King.

On est donc immanquablement attiré. Mais on pense aussi à une habile manoeuvre d'éditeur. Après la lecture, on tombe cependant d'accord. Car voici sans conteste l'un des récits fantastiques les plus puissants jamais écrit par un contemporain. Barker y a mis le temps. Il faut savoir le goûter à petites doses, car l'auteur distille ses effets et procède par allusions comme Bram Stoker dans «Drakula» (grand classique

du genre si défiguré par le cinéma).

Un prisonnier, Marty Strauss, est engagé comme garde du corps par Joseph Whitehead, un millionnaire étrange, aux yeux tristes et inquiets. Strauss croit à une seconde chance dans sa vie. Mais plus le temps passe, plus ses fonctions sortent de l'ordinaire. Le danger qui guette Whitehead, qui vit pourtant au milieu d'une véritable forteresse, apparaît progressivement aussi réel qu'insaisissable. Carys, la fille du millionnaire, qui a tout ce qu'il faut pour nager dans le bonheur, semble possédée par on ne sait trop quoi. Tous les habitants du domaine semblent habités par quelque invouable secret.

Au fil des mois, Strauss découvre que lui et Whitehead ont quelque chose en commun: la passion du jeu, le désir ardent de modeler le hasard comme une pâte. Que donnerait un joueur invétéré pour maîtriser le destin? Whitehead a répondu à cette question dans sa jeunesse, un soir qu'il errait dans le ghetto de Varsovie et qu'il a fait la rencontre de Mamoulian, aussi appelé le Dernier Européen ou le Roi

des Trolls. Whitehead a joué contre Mamoulian et a perdu. Sa dette: laisser Mamoulian, qui est l'incarnation du vide absolu et pour qui rien n'a de sens, vivre à travers lui, par procuration, en somme. Mais Whitehead a fini par réaliser qu'il se vidait de son âme et a cessé de payer sa dette. Strauss doit donc protéger son maître contre un Mamoulian qui, à la fois, a besoin de substance humaine et dispose de pouvoirs supra-humains.

Ces quelques lignes ne sauraient rendre justice au patient travail de Clive Barker. Il a réussi à tracer le portrait de la créature la plus hideuse qui soit, celle qui aspire à petites gouttes la joie de vivre et le sens même de l'essentiel. À cet égard, c'est un roman métaphysique, qui réussit à donner corps au néant. Qu'on ne s'attende donc pas à voir couler le sang à pleines pages. Baker travaille sur un autre registre. La substance dont Mamoulian se nourrit est d'une tout autre portée. Et le combat de Strauss comporte ainsi un enjeu aussi déroutant que grave. ■

Martial Bouchard

LA LITTÉRATURE AU SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN

Essai ▼ **SAGAMIE/QUEBEC**

QUESTION D'EMPIRE
CAMIL GIRARD
LE TIMES DE LONDRES ET LE CANADA 1908-1922
Préface de Claude Fohlen

Art ▼

ULTIMACOLOR Poésie
espace appelle écho
Gilbert Langevin

ISATION DES GIENNES

Nouvelles ▼

Histoire ▼

Le Saguenay—Lac-Saint-Jean
en 1850
LE LIVRE INDISPENSABLE dans le cadre des fêtes du 150e

Le poète Gilbert Langevin, originaire de La Dorée au Lac-Saint-Jean, reçoit un hommage du Salon du Livre 1988. Sagamie/Québec publie le dernier recueil de poésie de celui qui a écrit quelques-unes des plus belles chansons de Marjo, Offenbach, Pauline Julien. Traduit dans plus de cinq langues à travers le monde, Gilbert Langevin est un des plus grands poètes québécois d'aujourd'hui.

Éditions Sagamie/Québec Case postale 303, succ. «A» Jonquière, Qc G7X 7W4 Tél.: (418) 547-6555